L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS

VENDREDI 27 FEVRIER 1885.

School Hygiene.

Notre ami et compatriote le Dr Félix Formento voudra bien accepter nos remerciements pour la brochure qu'il vient de nous adresser *"School Hygiene"*, excellent travail qu'il a écrit, à la demande, croyons-nous, du *American Public Health Association*.

Le docteur a l'amour de sa profession, le culte de la science; il en sait tous les progrès avec un intelligent enthousiasme; il est de ceux qui ne négligent rien pour se tenir au courant du mouvement opéré dans les choses et dans les esprits.

Ce dernier travail est une preuve que ce zèle ne fait que croître chez l'habile praticien. Sa brochure accuse des études poursuivies dans la bonne voie, des lectures, infinies, des méditations longues sur ce sujet d'une importance vitale: l'Hygiène des Enfants, sous tous ses aspects.

L'écrivain fait voir dans sa brochure quels maux naissent infailliblement quand cette soumission aux indispensables lois hygiéniques est méconnue, violée.

De semblables oublis engendrent à coup sûr des "lésions physiques, des infirmités" qu'il eût été facile d'éviter. Il démontre les résultats fâcheux que peuvent, que doivent provoquer, des bancs, par exemple, mal calculés pour des élèves qui y passent les longues heures de classes; la trop grande accumulation d'enfants dans des pièces mal ventilées; une aération, une lumière mal distribuées; des livres mal imprimés; des études dont la gravité et la durée ne sont pas conformes à l'âge et à l'intelligence de l'élève. De là prennent origine des surexcitations cérébrales, des prédispositions à la névrose et un affaiblissement de tout l'être intellectuel, bâtiment délforé, surmené.

Après avoir constaté le mal, le médecin indique les préventifs, les curatifs, et en cela il entre dans les détails les plus intéressants; que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici. Il y a là une double hygiène: morale et physique.

Nous recommandons à tous la lecture attentive de cet opuscule, il fournit des données précieuses pour tous ceux qui ont charge d'enfants; il les met en garde contre bien des dangers, surtout contre le danger de trop taxer l'esprit de la jeunesse. C'est ainsi qu'en trop encombrant un cerveau en voie de développement, on le lasse, on l'affaiblit. On l'entame, on le lèse, on le brise en voulant lui faire trop porter.

L'auteur s'appuie non seulement de ce qu'il a vu et observé lui-même, mais aussi de ce qu'ont vu et observé des personnes de toutes nationalités, dont l'opinion fait autorité partout.

School Hygiene—brochure de 15 pages —se termine par un tableau synoptique, relatif aux enfants de 7 à 12 ans, et indiquant quelles doivent être leurs études; comment elles se doivent distribuer; durant combien d'heures et à quels intervalles ils peuvent y être astreints sans inconvénient.

Ajoutons, avant de laisser ce sujet, que la musique, le dessin et la gymnastique figurent au premier rang dans le programme hygiénique proposé par le Dr Félix Formento; programme que nous ne faisons qu'indiquer ici.

Grand Opera House.—On a beau dire, le mélodrame à grand spectacle est un genre de littérature qui a la vie dure. En général, le public dans sa masse recherche surtout les fortes émotions au théâtre; il va là ou pour y rire ou plus large des rires, ou pour être *empoigné* par quelque situation forte, touchante, si invraisemblable qu'elle soit, peu lui importe. Il demande surtout à être ému, à s'arracher aux terre-à-terre de la vie. C'est un grand enfant qui avant tout demande à s'amuser, soit dans les larmes, soit dans les rires.

Le général le mélodrame, écrit par un faiseur ouvrant son affaire, a aussi sa partie comique; et bien que, combinant les deux genres, il opère une double attaque sur son auditoire et s'en empare ainsi plus vite et plus aisément.

Puis quand à ce mélodrame on ajoute le *spectacle*, c'est-à-dire vaudeville et luxe de décors, de transformations d'effets mécaniques, de costumes, d'accessoires, l'effet gagne encore en intensité et longtemps on enchaîne la foule à une seule et même pièce.

C'est ce qui est arrivé, c'est ce qui arrive à *Lights O'London*. Point ne faut l'imagination d'un Shakespeare pour enfanter pareille œuvre; mais elle a néanmoins des qualités qui plaisent à la majorité des spectateurs, et puis elle offre un très vif plaisir aux yeux; et il faut bien le dire, l'époque est beaucoup à la mise en scène. Enfin ce sont là grandes machines théâtrales qui vous intéressent à tort ou à raison; qui vous emportent avec elles, sans causer à l'esprit aucune fatigue, sans lui demander aucun ingrat travail d'analyse.

L'auteur de *Lights O'London* connaît les faiblesses des amateurs naïfs du théâtre —ce sont les plus nombreux; —aussi dans ces six actes il les sert à souhait; en collaboration avec le décorateur le costumier, le metteur en scène et aussi le lumi[n]ariste.

Et puisque nous avons écrit ce mot lumi[n]ariste, nous engageons ceux qui veillent sur les destinées de notre bonne ville, aussi patientes qu'elle est peu délairée, à profiter du mélodrame en question pour se promener un peu dans les rues de Londres. Peut-être cette excursion sur la Tamise leur vaudra-t-elle un bon mouvement; les décidera-t-elle — non pas à prononcer un *Fiat lux* dont ils n'ont sans doute point le pouvoir—mais enfin à rendre les ténèbres moins épaisses; par l'huile, le gaz ou l'électricité.

Dieu n'ait qu'à parler pour que la lumière fût; eux, n'ont qu'à payer afin de produire le nécessaire.

Pour en revenir au Grand Opéra-House, son mélodrame à succès tient toujours l'affiche, et jamais, il faut l'accorder, l'ouvrage, ne trouva aussi satisfaisant ensemble d'interprétation. C'est là un très joli spectacle qu'il faut voir.

On n'en jouira plus que trois fois, aujourd'hui et demain, en matinée et en soirée.

Quant à la troupe elle-même, la compagnie Shook & Collier, elle aura reste une semaine de plus, tout au moins: et pour que cette semaine soit bien occupée, elle reprendra la fameuse et heureuse pièce de d'Ennery: *Les Deux Orphelines*, qui est dans le domaine du drame ce qu'est la *Trouvère* dans le domaine du drame lyrique; des violences, des effets poussés peut-être jusqu'à l'exagération parfois, ou sur lesquels il est trop insisté, mais dont l'impression profonde est incontestable, et se renouvelle à chaque reprise de Fourvière.

Il y a déjà quelque temps que cette pièce, si bien connue et tant aimée de notre public, n'a été jouée à la Nouvelle-Orléans; elle y sera certainement revue avec plaisir.

D'ailleurs elle est remise en scène dans les meilleures conditions. La troupe du Union Square Theatre, la troupe, disons-nous, a fait loi, depuis trois semaines, sa cruelleté prouvée.

Et cependant malgré ce succès continu, malgré la plus que suffisance de son ensemble, elle vient de s'augmenter de deux engagements: ceux de Mlle Kate Claxton et de M. Chas. A. Stevenson, deux noms qui se recommandent d'eux-mêmes.

La reprise *Les Deux Orphelines* aura lieu après demain dimanche.

Dime Museum.—Le joli Musée-Théâtre de M. Robinson est ouvert tous les jours, rue du Canal, près St. Charles; de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Prix d'entrée 10 cents.

Pour les détails voir l'annonce, à la seconde page de l'Abeille.

Theatre Faranta.—Continuation du succès des *Mystères de Paris*; un grand succès, s'il vous plaît, et dont vous pouvez vous donner la jouissance pour 10 cents.

Do Sadowa à Sedan parait "la crimée" et sans interruption en FEUILLETON dans l'EVENEMENT.

Tous les numéros parus seront envoyés GRATIS à toute personne qui souscrira un abonnement de trois mois en adressant un mandat poste de 6 francs au directeur de l'EVENEMENT, 10 boulevard des Italiens, à Paris.

Académie de Musique.—Ils ont de la gaîté à en revendre, ces diables de Ministrels. Ils amusent tant et tant leur salle que celle-ci se fait exigeante et leur redemande jusqu'à trois ou quatre fois une scène, un pas, une chansonnette, une inepte quelconque enfin.

Eh bien, jamais on ne les prend sans vert. Ils se garderont, la plupart du temps, de répéter la farce qui les a fait applaudir, bisser, trisser; ils connaissent trop la scène pour ne pas comprendre qu'ils s'asseraient à pareil jeu.

Mais riches d'un répertoire considérable, c'est toujours par un autre morceau, dansé, parlé, chanté ou mimé qu'ils répondent à la demande du public, et ainsi bis et ter ont encore la saveur de la nouveauté. Jamais ils ne paraissent las de cette insistance du public; mieux que cela, jamais ils ne se font prier un instant pour s'y rendre. A peine l'appel s'est-il formulé qu'il y est répondu. Les virtuoses du sifflet—une façon d'applaudir aussi—n'ont point en cela à s'exercer longtemps.

Quand vous vous rendez à une représentation de Ministrels en général, et spécialement des Ministrels Barlow et Wilson, vous pouvez compter que les morceaux promis au programme forment tout au plus une moitié du spectacle.

Ici l'accessoire dépasse en importance le principal; la *gnappe* vaut mieux que l'emplette elle-même. On peut dire que c'est la fantaisie du public qui fait le programme de chaque soir.

Du reste, les directeurs le comprennent si bien que c'est à peine s'ils vous l'indiquent maintenant. Un nom on deux, un titre et tout est dit.

Le Mammouth Ministrels, comme on les appelle, à cause du nombreux personnel de cette troupe, nous resteront encore jusqu'à demain soir inclusivement.

Les amateurs de ce genre de spectacle, essentiellement américain, les regretteront sans nul doute; mais ils auront une compensation aussi dans la troupe qui doit leur succéder et dont Mlle Minnie Maddern est le premier sujet.

La jeune artiste vient de se promener par toutes les grandes villes des Etats-Unis, promenade charmante, car partout elle a recueilli bravos et dollars. Elle n'oublie pas ceux-là; elle conserve ceux-ci; deux choses excellentes.

C'est avec la nouvelle pièce *Caprice* que la presto Minnie a fait cette aimable tournée; c'est avec elle qu'elle la continue en passant par la Nouvelle-Orléans. Elle aussi a eu la bonne fortune de rencontrer un dramatiste qui a consenti à lui écrire un rôle conforme à sa nature, à son mérite.

Si bien que tout concourt dans cette comédie-drame à mettre en relief la double valeur de Mlle Minnie Maddern, comme soubrette et comme jeune première. Ces deux faces ressortent dans le joli rôle de Mercy.

Les journaux qui ont parlé de cet ouvrage et de son interprétation disent aussi que la troupe Minnie Maddern est composée de façon à satisfaire les plus difficiles.

Donc à après-demain la première représentation de *Caprice*.

Conference.—L'Athénée Louisianais offre à ses membres et à ses invités une nouvelle Conférence, qui aura lieu dimanche, 1er mars, à une heure, à la salle de l'Union Française.

La Conférencier, M. Alcée Fortier, jeune Louisianais que possède et que poursuit l'amour de l'étude, a choisi pour thème: "Le Vieux Français et la Littérature du Moyen Age."

Ce champ est vaste, et a été souvent exploré par des hommes d'un vaste talent, d'une érudition immense; ils ont fait bien de la lumière sur ce sujet, et tous ceux qui le traiteront après eux, ne sauraient mieux faire que de suivre les traces des Raynouard, des Paulin Paris, des Du Méril, des Chevallet, des Ampère, des Ménage, des Diez, des Schéler, des Littré, et de bien d'autres philologues et historiens émiusits, à côté desquels il faut citer, et citer avec honneur, l'un des plus distingués professeurs de l'Ecole Polytechnique de France, M. Auguste Brachet, qui, par ses récents et superbes travaux, a jeté le plus vif éclat sur ces intéressantes questions et a fourni au débat des preuves logiques, mathématiques.

Nous avons la conviction que M. Fortier saura encore se rendre intéressant en parcourant à nouveau cette voie traversée dans tous les sens par les célébrités que nous avons nommées. Elles sont des ils conducteurs vivants, magiques, qui peuvent guider d'autres horizons un chercheur et le mener à de nouvelles découvertes. Pareil terrain est fécond à l'infini.

Nous ne savons si nous pourrons assister à cette prochaine Conférence; nous la livrons dans tous les cas.

Nos remerciements au Conférencier et à l'Athénée Louisianais pour les invitations qui nous ont été adressées.

Bénéfice de Mlle Rhéa.—C'est ce soir qu'a lieu le bénéfice d'adieu de Mlle Rhéa, au théâtre St. Charles. Elle a choisi pour spectacle, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, *School for Scandal* (version du Prince de Galles).

Il sera offert un *Souvenir* à tout porteur d'un siège réservé.

Nous n'avons à faire ici ni l'éloge de la bénéficiaire, ni celui de la pièce figurant au programme. L'une et l'autre sont connues, se sont signalées par de nombreux succès. Celui de ce soir ne sera qu'une épingle ajoutée à la pelote déjà si brillamment garnie.

Il importe que la salle St-Charles reçoive ce soir tout le monde qu'elle peut contenir; il faut une manifestation significative à celle qui a eu pour ordre de si nombreuses et de si sérieuses sympathies, comme femme, comme artiste.

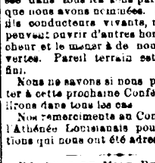
Nous l'avons déjà dit, elle est de celles auxquelles il n'est jamais fait un vain appel, quand il s'agit de souscrire à une bonne action. En pareil cas, elle n'hésite pas à subordonner son propre intérêt à celui d'autrui.

Nous espérons que demain nous aurons à enregistrer une réussite éclatante sous tous les rapports. Et si nous ne pouvons aller la constater par nous-même, nous en tiendrons double rancune à la trop longue indisposition qui une fois de plus nous aura privé du plaisir de voir et d'entendre une artiste favorite.

M. P. Werlein l'habile et entreprenant marchand de pianos, que chacun connaît, est très justement fier de la position exceptionnelle qu'il s'est conquise dans le commerce des instruments de musique. Il est fier surtout de la haute estime dont jouit le piano Mauhshak dont il est l'agent spécial. La vente de l'instrument, sorti de cette maison célèbre, ne fait qu'augmenter tous les jours. Il ne restre dans sa composition que des fers et des bois de première qualité, et sa fabrication a atteint le dernier degré de la perfection. Les amateurs savent apprécier ces qualités réunies par cette maison, pour leur fournir un piano modèle et d'une solidité à toute épreuve. Bien des pianos passent pour très bons après une huitaine d'année de service. Le piano Mathusek est aussi solide, et tient aussi bien à son accord, mais avec le premier jour. C'est l'avis des connaisseurs et des artistes, tous reconnaissent qu'il coûte pour le tenir en bon ordre, beaucoup moins que les pianos des autres marques.

Maison L. Grunewald.—Cette maison reçoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes à des prix d'une surprenante modicité. Une maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit ces lei à une réclame banale. A une augmentation dans l'unique but d'allécher le public. Ceux de nos lecteurs qui mettront à profit la circonstance pourront faire d'excellents achats. La maison a importé un très grand nombre de pianos Pleyel considérés à juste titre les premiers du monde. Il n'est pas de piano qui convienne mieux sous un climat aussi changeant que le nôtre, c'est dire de tous ceux qui ont quelque expérience à la matière. M. Grunewald possède aussi des pianos du même fabricant mais qui sont d'ocoa sion, c'est-à-dire de seconde main, pour faire usage de l'expression consacrée. Ces instruments, il va sans dire, sont en vente à des prix presque nominaux.

HOSTETTER'S CELEBRATED STOMACH BITTERS



L'usage de Bitters Hostetter remplace bien vite par les délices de la santé le teint jaune et la phylacmie abattue des Américains souffrant de la dyspepsie. En facilitant l'assimilation des aliments, l'augmentent leur puissance nutritive. L'appétit se rétablit, le système nerveux se calme, et le sommeil revient. Ces Bitters font merveille chez les personnes atteintes des maladies rhumatismale, et préviennent les fièvres en frissons.

A vendre par tous les harmoniens et marchands en général.

THE NEW-ORLEANS BEE

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, nearly 58 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the France-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $2; six months, $1.50 cents, 75 cents.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

La cérémonie, dont nous avons été témoins hier dans la salle de concert du palais principal, est une de celles dont l'impression ne doit jamais s'effacer de la mémoire de tout bon Américain. Vers deux heures on voyait réunis dans le *Music Hall* une foule d'environ 5000 personnes, anxieuses d'assister à ces manifestations patriotiques.

Le grand orgue Pilcher, puis la musique marocaine ont d'abord joué quelques airs nationaux. On remarquait sur l'estrade, au centre des orateurs du jour, une foule de notabilités, parmi lesquelles beaucoup de vétérans du 9me régiment du Connecticut et du 3me régiment du Mississipi. Au nombre des glorieux témoins de cette époque historique, nous avons aperçu M. J. J. Moore, vétéran de 1862.

A 2 heures 25, le colonel John G. Healy, du 9me régiment du Connecticut est monté sur l'estrade officielle et a prononcé un discours d'une concision énergique, mais aussi d'une élévation, d'un calme et d'une mesure dont la résultante s'est traduite par une profonde émotion dans le cœur de tous les assistants.

Représentants et citoyens du Mississipi, a-t-il dit, il y a 53 ans, nous étions divisés et combattants. Vous aviez des *gris* et nous des *bleus*. Aujourd'hui, grâce au ciel, ces temps sont déjà loin de nous. Notre présence parmi vous, en ce moment, a pour but de consacrer la pérennité de la pacification accomplie maintenant entre tous les citoyens de l'Union Américaine. Je suis chargé, en vertu d'un vote de la législature du Connecticut, de vous restituer en ce moment, comme gage d'union et d'oubli éternel de nos dissensions antérieures, le drapeau du 3me régiment de Mississipi, que mon regiment enleva au vôtre lors de la bataille de Pass Christian en mai 1862. Tout d'abord, je dois comme chef d'un ancien régiment fédéral serrer affectueusement la main de l'honorable S. M. Dyer, colonel du 3me régiment du Mississipi, lors de cette époque de luttes intestines dont nous veulons actuellement effacer le souvenir.

Alors le colonel John G. Healy a fait quelques pas dans la direction du colonel S. M. Dyer, qui s'avançait à sa rencontre avec autant de spontanéité que le lui a permis la jambe de bois qu'il porte en témoignage de la lutte héroïque du passé. Tous deux se sont pressé la main aux acclamations de l'assistance.

Citoyens du Mississipi, a continué le colonel du 9me régiment du Connecticut, en vertu d'une résolution adoptée par les deux chambres de la Législature de notre Etat, je vous restitue aujourd'hui solennellement le fanion, tombé entre nos mains à la bataille de Pass Christian. Puisse cette restitution être à jamais le gage et le garant de l'oubli du passé et d'une union éternelle entre nous tous, dans l'avenir!

Le colonel a pris ce moment, des mains d'un vétéran de son régiment, l'étendard enduit de la première couleur nationale. S. M. Dyer, qui l'a confié aux soins d'un de ses anciens soldats. La bannière confédérée a été alors déployée devant l'assistance et chacun a pu constater que la partie historique formée à peine une glorieuse dixième pieds carrés de surface. Sur le vaste champ blanc de soie neuve on peut lire cette inscription en lettres d'or:

Le champ bleu du coin près de la hampe avec l'étoile blanche, et les feuilles de magnolia, un débris de bordure et de frange sont tout ce qui reste du vieil étendard du 3ème régiment du Mississipi.

Puis un peu plus bas, en mêmes caractères:

Restitué par le 9me régiment du Connecticut, le 26 février 1885.

Déjà, à ce moment, l'émotion de l'assistance était voisine de l'attendrissement. On n'a pas souvent, dans une existence, l'occasion d'être témoin d'une réconciliation aussi franche, aussi sincère et aussi solennelle entre anciens combattants. L'impression qui doit en résulter est une des plus nobles dont puissent s'envelopper les Etats-Unis au 19me siècle.

L'auditoire colonel sudiste a lu une adresse d'acceptation, très applaudie, dont les sentiments de concorde et de fraternité étaient de l'unanimité des bouches paroles prononcées par son interlocuteur.

Puis est venu le tour de M. Thomas R. Markham, ancien chapelain du 3me régiment mississipien. Cet orateur a admirablement développé la thème dont les éléments lui étaient fournis par les sentiments qu'éprouvaient au fond de leur cœur tous les assistants. Le contemporain de la guerre de 1862 a dit:

Les temps dont cette cérémonie évoque le souvenir sont loin de nous aujourd'hui. C'est un sol du Mississipi, messieurs, que vous avez maintenant sous les yeux. Nous avons tous depuis longtemps accepté le résultat et les bienfaits de la guerre comme accomplis. Tous nous en sommes plus qu'à développer par le travail la prospérité de notre Etat. Tous, nous avons pleu sur les deux sentiments de reconnaissance dans le Pass Haut, qui a étendu sa main bienfaisante sur notre pays. Messieurs les vétérans du Connecticut, vos sentiments de patriotisme et de fraternité concordent à l'heure actuelle, avec les nôtres.

L'orateur a étendu un peu longuement ce sujet. On l'a fréquemment applaudi, et un même accueil sympathique a accompagné les prolongées semblaient l'inviter à la conclusion. Lorsqu'il a eu terminé, les bravos de l'auditoire lui ont encore témoigné qu'il avait exprimé les sentiments de chacun; mais la parole a été donnée au major Conway, du Missouri, qui a parlé en qualité de commissaire de cet Etat et a [illegible] de l'Exposition, organisée par les dames du Mississipi.

Il souhaite la bienvenue aux frères du Nord qui sont venus restituer cet étendard à leurs compatriotes du Sud. Il accepte ce glorieux gage de paix, d'union et de liberté générale. Puis il déclare qu'il en sera fait deux aux dames présidentes de l'Exposition des "souvenirs" du Mississipi.

Le drapeau est alors solennellement remis à madame M. D. Leonard, de Port Gibson, et à miss Maggie Kidd, d'Aberdeen, toutes deux du comité des dames du Mississipi. Provisoirement il est laissé entre les mains d'un vétéran du Sud jusqu'à la fin de la cérémonie.

Les musiciens mexicains ont alors exécuté, sans doute pour mettre une alternance dans les sentiments attendris de l'auditoire, une sérénade de leur répertoire national. Huit artistes sont venus sur le devant de la scène, tantôt jouant avec ensemble, tantôt chantant avec accompagnement de castagnettes sur un rythme cher au goût pittoresque et poétique d'outre Rio-Grande. On a bissé cette sérénade, et les musiciens l'ont redonée une seconde fois.

Ensuite est venu l'honorable Prentiss C. Lonsbury du Connecticut, qui a prononcé avec une éloquence fougueuse un autre discours dont les beaux sentiments n'ont fait qu'accentuer l'émotion patriotique produite par ses devanciers. Nos regrettons de ne pouvoir citer tout au long cette adresse qui a été une des plus remarquables.

Le grand orgue Pilcher a alors joué le chant fédéral: *Marching through Georgia*, qu'on a fort applaudi en signe de concorde. Puis les Mexicains ont exécuté conformément au programme l'hymne sudiste: *Nay down the South is Dixie*, qui a été acclamé frénétiquement dès les premières notes.

L'enthousiasme de la salle était à son comble. Pendant que le cornet du chef de musique Encarnacion Payen jetait aux échos les notes du chant confédéré, le porte-bannière noir-nègre faisait les plis de l'étendard du Sudiste; et les ovations semblaient du porte-drapeau tombé à Pass Christian ont dû en tressaillir dans leur tombe.

Les Mexicains ont été obligés de jouer une seconde fois le chant du Sud, puis l'orgue et la musique militaire ont joué tour à tour l'exécution de l'hymne national: *Star Spangled Banner*. Les phrases larges et amples du chant patriotique ont ondulant harmonieusement aux sentiments d'union et de fraternité de tout le monde, et, pour souligner cette impression, la salle s'est efforcée d'acclamer et d'applaudir encore cet air national, avec plus de frénésie et d'enthousiasme que tous les autres.

Le gouvernement s'est alors arrêté dans la galerie des machines et M. J. E. G. Pitkin, de la Louisiane, a de nouveau harangué l'assistance pour féliciter ses concitoyens des heureuses manifestations de patriotisme et de réconciliation perpétuelle dont nous avons été témoins.

La cérémonie s'est terminée vers 4 heures et 1/2. Chacun a pu venir contempler de près l'étendard qui n'est plus qu'une glorieuse loque, témoin de l'héroïsme de ses défenseurs—et qui a été de latte doit aujourd'hui faire place à une signification plus noble et plus humanitaire, celle de l'apaisement des esprits et de l'harmonie à jamais indestructible entre tous les Etats de l'Union américaine, entre l'Est et l'Ouest, entre le Sud et le Septentrion.

Cette manifestation, on le comprend aisément, a absorbé tout l'intérêt de la journée. Nous pensons que cette trop courte relation en donnera encore, mieux qu'aucun commentaire, l'exacte et heureuse impression.

Le comptoir de vente des numéros de l'Abeille est installé dans la galerie des machines du Main Building au pan en arrière de la section française, auprès de l'entrade de la grande Galerie de Williamsville. (Poteaux G. 15 et F. 16.)

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 27 février 1885—Température.—Beau temps, un peu plus chaud, vents variables généralement de l'ouest au sud.

Température du 26 février 1885
Thermomètre de J. Durand, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	52	11
Midi	57	14
3 P. M.	57	14
6 P. M.	54	12½

Nlle Orléans, Lun., 26 fév. 1885, 3:06 p m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	48	Louisville, Ky	41
Augusta, Géo	50	Memphis, Tenn	47
Charleston, Car	51	Mobile, Ala	50
Cairo, Ill	45	Montgomery, Ala	56
Chattanooga, Tenn	45	Nashville, Tenn	41
Cincinnati, O	36	New Orleans, La	58
Davenport, Iowa	38	Omaha, Neb	39
Dubuque, Iowa	38	Pittsburgh, Pa	38
Galveston, Texas	57	Savannah, Géo	57
Indianola	57	Shreveport, La	55
Keokuk, Iowa	39	St-Louis, Mo	45
Key West, Fla	81	St-Paul, Minn	31
La Crosse, Wis	38	Vicksburg, Miss	56
Leavenworth, Kan	42	Yankton, D. T	43

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

P E Brulatour et Cieot als à John Hawkins, deux terrains et batisses dans l'Ilet compris entre les rues Clonet, Marigny, Chartres et Casanova.....$2300

Kaspar Auch à Mme M. Brusseau, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Laurel, Jena, Cadix et Constance.....$300

Margaret Deeves et als à W. H. Deeves et als., deux terrains et batisses dans l'ilet compris entre les rues Tchoupitoulas, Annonciation, Gaiennié et Calliope..

.....$4800

E. P. Henderson à Mme Samuel Henderson, une portion de terre et batisses dans l'Ilet compris entre les rues Pitt, Prytanée, Général Taylor et Constantinople.....$3400

Mme Pauline E. Lee à Thad. Kraemer, une portion de terre et batisses dans l'Ilet compris entre les rues Ste. Anne, Tonti, Miro et Dumaine.....$300

James Woods et al. à F. L. Fontenot, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Ste. Marie, Collége, Felicité et Chestnut.....$2,850

Les mêmes à C. G. Rebinitsch, deux terrains et batisses dans l'ilet compris entre les rues Burthe, Adams, Seconde et Elmire.....$375

C. Stiegler à J. Keifer, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Roman, Dumaine, Prieur et Ste Anne.....$725

Le même à J. Barrère, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Marais, Ste-Anne, Villeré et Dumaine.....$1600

E. Pocheiu à P. Donnelly, deux terrains et batisses dans l'ilet compris entre les rues Laurel, Annonciation, Lyon et Delachaise.....$900

Mme E. Philips à Mme M. Hanhart un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Orléans, Ste Anne, White et Broad.....$40

Vente du percepteur des taxes:

Frank Manano à J. B. Henry, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Roman, Canal, Douane et Prieur.....$26 22

Succession Charles Chartier à Marie Joséphine Biri un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues Marais, Français, Union et St-Claude.....$22,65

Jules Hermann à Fred. Menge, un terrain et batisses dans l'ilet compris entre les rues St-Antoine, Bénéfice et Humanité.....$14,60

Le même au même, deux terrains et batisses compris entre les mêmes rues que les précédents.....$6 09

Mme Mary Canning à Marie J. Biri, trois terrains et batisses situés ensemble St. Antoine et Libéral..$13 79

Le même au même, la même propriété, pour les taxes de 1883.....$5 97

Déjà, à ce moment, l'émotion de l'assistance était voisine de l'attendrissement. On n'a pas souvent, dans une existence, l'occasion d'être témoin d'une réconciliation aussi franche, aussi sincere et aussi solennelle entre anciens combattants. L'impression qui doit en résulter est une des plus nobles dont puissent s'envelopper les Etats-Unis au 19me siècle.

L'auoien colonel sudiste a lu une adresse d'acceptation, très applaudie, dont les sentiments de concorde et de fraternité étaient de l'unanimité des bouches paroles prononcées par son interlocuteur.

Puis est venu le tour de M. Thomas R. Markham, ancien chapelain du 3me régiment mississipien. Cet orateur a admirablement développé la thème dont les éléments lui étaient fournis par les sentiments qu'éprouvaient au fond de leur cœur tous les assistants. Le contemporain de la guerre de 1862 a dit:

Le Dr. Chastant est appelé pour dire s'il connaissait le caractère de défunt.

La cour décide que ce témoignage est inadmissible.

Thomas Magee connaissait personnellement André H. Murphy depuis quatre ou cinq ans. En prévision des questions qui vont être posées au témoin et qui sont inadmissibles en droit dans le cas actuel, le jury quitte la salle d'audience pour permettre au juge de connaître la nature de ces questions. Au nombre de trois, ces questions sont:

1° "Avez-vous jamais eu avec le capitaine A. H. Murphy une conversation au cours de laquelle il aurait proféré des menaces contre les accusés?"

2° "Avez-vous mis les accusés au courant de cette conversation?"

3° "Quelle est la nature de ces menaces?"

Le témoin répond affirmativement aux deux premières questions. A la dernière, la cour ne lui permet pas de répondre.

Le jury est ramené dans la salle, et la première question posée au témoin reste sans réponse, la cour refusant de laisser le jury entendre un témoignage étranger à l'affaire.

Mike Wilson est gardien du pont du Bassin, à l'intersection de la rue Claiborne. A deux heures moins cinq minutes de relevée, le 1er décembre dernier, il a vu dans le voisinage du pont, le juge Ford marcher derrière un char et saluer de son chapeau et de sa main deux dames et un enfant qui s'y trouvaient. Il n'a vu personne descendre du char ni y monter. Il affirme que Pat Ford et John Murphy n'étaient pas dans le char en question, mais il ne saurait dire s'il n'y trouvait d'autres personnes que ces dames et cet enfant.

Séance du soir.

A six heures et demie, l'audience est reprise.

Miss Frank Otto est la première personne interrogée; elle vient dire qu'elle se trouvait dans un char de la rue Claiborne, le 1er décembre dernier, et qu'elle se souvient d'avoir vu ce jour là le juge Ford sur la voie ferrée, à l'une des extrémités du pont. Le mâle et son enfant se trouvaient avec elle dans le char, l'enfant étant debout auprès d'elle; sa mère assise en face. Elle connaît l'épouse du juge Ford. Le jour dont elle a parlé elle n'a pas vu Pat Ford, qu'elle connaît, mais elle a vu le shériff Caulfield pour l'avoir rencontré à des *hops* antérieurs.

A l'avocat de district, Mme Otto dit qu'elle ne sait pas combien de personnes se trouvaient dans le char; qu'elle est certaine que les frères Ford ne s'y trouvaient pas. Elle répond avec certitude aux autres questions, d'une façon dubitative dans d'autres. Elle affirme qu'aucun char autre que celui n'était dans le voisinage. Elle a lu les journaux, et c'est en y voyant son nom mentionné qu'elle s'est présentée chez Mme Thomas J. Ford pour avec son mari. Elle a dit à bord du qu'elle n'avait vu M. Ford qu'une fois à la prison. Plus tard, elle admet qu'elle l'a vu une autre fois, peu de temps après son arrestation.

Mme O'Brien, mère de Mme Otto, rapporte ce qu'elle a entendu de la bouche de témoin E. dit qu'elle était avec sa fille et son petit enfant dans un char de la rue Claiborne, le 1er décembre dernier, et qu'elle a vu le juge Ford au pont du bassin debout près de la voie ferrée. Il venait de saluer sa fille et son petit enfant. Elle n'a pas saurait dire si des individus sont montés dans le char, au pont. Elle ne se souvient pas de la place qu'occupait son petit enfant.

John Holden, gardien de la maison de pompe No 21, est mis sur la sellette. On lui demande s'il sait ch la juge Ford devait se trouver le 1er décembre dernier, à deux heures.

L'avocat de district s'oppose à la réponse, pour discussion relative entre MM. les avocats, la cour donne raison à l'avocat de district, et M. Castellanos prend un "bill d'exception".

Holden dit alors qu'il a vu le juge Ford ce jour là à la maison de pompe au moment de la crise. Il s'est rendu rue Dumaine de suite après la crise et y a vu le capitaine Murphy mort. Il n'a vu auprès du cadavre aucun des accusés.

C. A. Haverlin est mécanicien de la compagnie de pompe No 21. A deux heures de relevée, le 1er décembre dernier, il a vu le juge Ford à la maison de pompe. Après la crise, il est allé voir le corps de Murphy.

John Chigoy est chauffeur de la pompe No 21. Le 1er décembre dernier, à deux heures, il a vu le juge Ford à la maison de pompe.

Thomas Gallway est agent de la police Parrell l'connait le juge Ford, mais ne lui parle pas depuis deux ans. Il l'a vu à la maison de pompe No. 21 le jour de l'échauffourée. Il ne lui parle pas depuis longtemps, mais il s'est souvent assis à la même table de jeu que lui; ils ont joué aux cartes ensemble.

Joseph Cordier, homme de couleur, employé de la Compagnie de pompe No. 21, affirme que le juge Ford était à la maison de pompe le jour et à l'heure du meurtre.

John Selden, homme de couleur demeurant dans le voisinage de la maison de pompe, vient dire que le jour du meurtre, à 2 heures de relevée, il a vu le juge Ford à la maison de pompe.

Lucien Lavasseur est connu au magasin de chaussures rue d'Orléans, près Claiborne. Il a entendu sept ou huit coups de feu sur le terrain contre de la rue Claiborne, dans son voisinage.

La défense n'a plus de témoins à interroger. Elle fait venir un grand nombre de spectateurs qui, tous, affirment que les accusés jouissent de bonnes réputations; ces messieurs sont: A. B. Philips, Frank Borge, Joseph A. Walker, H. L. Frantz, Général John Glynn Jne., Remy Clark, George Chiapella, Wm Beanham, Isaac Gruber, Général W. J. Behan, Geo. Flynn, Thomas A. Ryan, Harry Mitchell, Léon Fillman, Dr É. Dreyfus, Paul de Fuentes, John Connolly, Maurice Newman, James Datier, Thomas O'Connor, Pat Lyons, Henri Masson, A. Pratos, J. E. Barrazin.

A onze heures la séance est levée jusqu'au lendemain.

Cour Civile de District.—

Les procès inscrits hier au dossier de cette cour, sont:

Thaddeus B. Miller vs la Compagnie du chemin de fer du Texas & Pacific.—Réclamation de $497 10 pour dommages causés à des bestiaux que transportait la compagnie pour le compte du demandeur.

James Livingston vs Olivier Biern—Réclamation de $160.

J. O. Terry & fils vs leurs créanciers—Cession de biens.

Samuel M. Todd vs ses créanciers—Saisie demandé. Actif $54,635; passif, $34,711 21.

Wade & Shelburn vs. J. P. 8. Timberlake—Réclamation $140.

Milton P. Doullut vs 8st. Marx—Réclamation de $125.

Samuel P. Blanc vs l'Annotateur des hypothèques—Demande de cancellation d'hypothèques.

Les successions de Anton Ebert et épouse et de Mme Jane D'Arcy ont été ouvertes.

Arrêts rendus.

Par le juge Bigbor—Grover & Odendahl vs. La ville de la Nouvelle-Orléans.—Jugement en faveur des plaignants, annulant l'augmentation des assessements.

Guillaume Tujeque & Cie vs. André Tujeque.—Jugement de $440.

Succession de James Ogilvie.—Jugement so